

tourner les regards d'un visage flétri par la débauche et le vice.—Tenez, lui dites-nous, en lui indiquant l'équipage; vous voyez cette grande dame?—Oui.—Elle est bien habillée n'est-ce pas?—Oui, bateau! Eh bien! je ne marcherais pas deux pas avec elle dans la rue.—Pourquoi; parce qu'elle n'est pas honnête; vous voyez donc que ce n'est pas l'habillement qui rend respectable.

Mon homme comprit et nous désirons que tous les cultivateurs qui nous liront nous comprennent aussi.

Que les cultivateurs comprennent donc que l'agriculture est à la fois l'art et la science de faire produire à la terre les végétaux nécessaires à la nourriture de l'homme et à celle des animaux et à différentes industries. Nous lui devons le chanvre et le lin pour nos toiles, les couleurs pour nos étoffes, les huiles pour notre usage, des substances pour nos médicaments, etc.

C'est pour cela que l'agriculture a été complimentée de tout temps, dans les discours et dans les livres et signalée comme étant la première des professions.

Mais l'agriculture n'est pas honorée partout comme elle l'être; elle est honorable voilà tout. Les Romains seuls ont donné à l'agriculture des preuves sérieuses de leur estime. Les personnages les plus considérables de la vieille Rome allaient à la charrue en temps de paix, comme le dernier de nos paysans et maniaient l'épée en temps de guerre; les cultivateurs tenaient le haut du pavé et avaient seuls l'honneur d'être appelés à défendre la patrie; la terre comme dit Pline, devait se réjouir d'être déchirée par des mains si nobles.

Rien n'est plus beau que l'agriculture; mais il faut que les cultivateurs eux-mêmes le sachent et qu'ils se rendent dignes de professer.

Maladie des pommiers.

Nous lisons dans la *Revue d'Economie Rural* :

C'est vraiment extraordinaire! Les maladies de toute nature tourmentent les végétaux et les hommes! la preuve cette terrible influenza qui n'épargne personne; oui, tout le monde y passera, riches et pauvres et, ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que dans certains pays, la mortalité a augmenté dans de larges proportions.

Voilà que le pommier est atteint d'une nouvelle maladie passablement dangereuse et, pendant l'année qui vient de s'écouler, elle a fait de grands ravages dans la haute et basse Normandie, dans le Maine, la Bretagne, etc. Cette maladie provient d'un cryptogame auquel on donne le nom de *asteromali*. Ce cryptogame se développe, dès les premiers beaux jours du printemps, sur les feuilles du pommier, de la même façon que le mildew sur la vigne; les feuilles attaquées se racornissent, ne tardent pas à jaunir et à tomber; par suite, les pommes restent chétives et souvent même ne paraissent pas, car, tout le monde sait, que l'élaboration des principes destinés à faire grossir et nourrir les fruits se tient dans les feuilles.

Cette maladie est contagieuse, car le cryptogame produit en très grosses quantités des spores ou des semences,

qui emportés au loin par les vents, donnent naissance à d'autres cryptogames, facilitant l'extension de la maladie. Or, on sait que ces spores se reproduisent rapidement; il y a donc lieu de prendre des précautions qui peuvent contribuer à arrêter le mal.

Le meilleur remède se trouve dans le sulfate de cuivre (couperose) qui a rendu déjà tant de services pour guérir les maladies de la vigne, telles que mildew, blackrot, anthracnose, etc. Voici la composition d'une bouillie indiquée par M. Audouard, chimiste à Nantes :

Sulfate de cuivre (couperose) 4½ lbs, chaux 2½, eau un quart. On rend la chaux pulvérulente dans laquelle on mélange le sulfate de cuivre, on brasse le tout dans un quart d'eau, puis on projette cette bouillie sur les jeunes feuilles du pommier avec un pulvérisateur, peut-être encore mieux avec la seringue Raveneau qui fonctionne dans les conditions les meilleures, nous le savons par expérience, car nous nous sommes souvent servi de cet excellent petit instrument. Le traitement doit être renouvelé, plusieurs fois, pendant l'été—surtout lorsque la maladie se produit dans la région, avec une certaine intensité.

Nous ne saurions donc trop engager les habitants des campagnes à faire usage de ce procédé, d'une application simple, facile et qui donne les meilleurs résultats.

Les chenilles.

En présence de ce fléau, chacun doit apporter le concours de son expérience pour le combattre; ce n'est qu'en multipliant les essais qu'on parviendra à une situation satisfaisante.

Il y a certaines heures de la journée où les chenilles se rassemblent par plaques; c'est le plus favorable pour les détruire. Les chenilles velues sont presque insensibles aux aspersion d'eau mélangée de chlorure de chaux, de potasse, de schiste, de savon vert, car leur duvet protège le corps contre les atteintes du liquide; le feu ou la fumée sont au contraire d'un effet presque infail- lible.

La chaleur de la flamme ou les gaz de la fumée n'étant arrêtés par aucun obstacles pénètrent jusque dans les replis les plus cachés de l'écorce ou des fourches, et l'insecte, frappé d'asphyxie ou grillé par la flamme, tombe instantanément sur le sol.

Voici le procédé le plus pratique pour cette expérience dont j'ai maintes fois apprécié les excellents résultats.

On fait une torche avec un bout de corde goudronnée, ou un peu d'étoupe, ou à défaut de la paille; on attache cette torche au bout d'un long bâton, et, après l'avoir allumée, on la fait circuler le long du tronc de l'arbre, à la naissance des branches, et de préférence aux endroits où les chenilles sont amassées; elles tombent par grappes, et si on a la précaution d'étendre sur le sol, auprès de l'arbre, une toile pour empêcher les insectes de se perdre dans les herbes, on les ramasse tous avec facilité, et on les brûle avec un peu de paille.